

Eugeniu COȘERIU, **Istoria filozofiei limbajului de la începuturi până la Rousseau** [‘Histoire de la philosophie du langage dès les débuts à Rousseau’]. Ediție nouă, augmentată de Jörn Albrecht, cu o remarcă preliminară de Jürgen Trabant. Versiune românească și indice de Eugen Munteanu și Mădălina Ungureanu. Cu o prefață la ediția românească de Eugen Munteanu, București, Humanitas, Colecția Academica, 2011, 520 p., ISBN 978-973-50-2961-6*.

Le *paradigme de la linguistique intégrale* est un concept introduit par le linguiste d’origine roumaine Eugène Coseriu et qui s’est imposé en Europe, mais les spécialistes roumains qui n’ont pas des compétences de communication en langue allemande n’ont pas accès aux livres écrits dans cette langue et qui ne sont pas traduits encore. Un exemple est l’un des livres les plus réussis de Coseriu, *Die Geschichte der Sprachphilosophie von der Antike bis zur Gegenwart. Eine Übersicht. Teil I: Von der Antike bis Leibniz*, WS 1968/69, hrsg. von G. Narr und R. Windisch, Tübingen, 1969, 2. Auflage 1975; *Die Geschichte der Sprachphilosophie von der Antike bis zur Gegenwart. Eine Übersicht. Teil II: Von Leibniz bis Rousseau*, WS 1970/71, hrsg. von G. Narr, Tübingen, 1972. Si jusqu’en 2011 on parle de l’accès d’un nombre limité de spécialistes et de chercheurs familiers avec l’allemande, cet obstacle a été enlevé par la publication en 2011 du volume intitulé *l’Histoire de la philosophie du langage dès les débuts à Rousseau* – traduit par Eugen Munteanu, le directeur de l’Institut de Philologie Roumaine « Alexandru Philippide », et par Mădălina Ungureanu, lancé dans le cadre du Colloque international anniversaire Eugène Coseriu – 90 ans dès sa naissance (Iassy–Bălți, 27–29 Juillet 2011), organisé par l’Académie Roumaine, Filiale de Iassy, l’Institut de Philologie Roumaine « A. Philippide », l’Université « Alexandru Ioan Cuza », Faculté des Lettres, Iassy et l’Université d’État « A. Russo », Bălți.

La traduction de l’édition « augmentée » par Jörn Albrecht, avec une remarque préliminaire de Jürgen Trabant (*Geschichte der Sprachphilosophie von den Anfängen bis Rousseau. Neu bearbeit und erweitert von Jörn Albrecht, mit einer Vor-Bemerkung von Jürgen Trabant*, A. Francke Verlag, Tübingen und Basel, 2003), est une nouvelle façon d’avoir accès à la pensée de Coseriu. En outre, le texte est accompagné d’une préface écrite par le linguiste Eugène Munteanu, disciple d’Eugène Coseriu, qui considère que : « La différence spécifique de la lecture d’Eugène Coseriu se caractérise par l’accent mis sur une herméneutique de l’originaire et de l’authenticité, pour lesquelles le contact direct avec les textes de grands penseurs sont à la fois le point de départ, le repère constant, et le point final. Ainsi, les idées semblent être *forgées* dans leur matrice originaire, c’est-à-dire dans la pensée de ceux qui les ont produites » (p. 19).

L’histoire de la philosophie du langage est un ouvrage typique de Coseriu (comme d’autres travaux tels que *La linguistique textuelle* et *La compétence linguistique*), en ce qu’il est composé de la transcription des notes de cours. « Pour écrire, Coseriu a besoin de la voix et, évidemment, a besoin d’un écouteur, d’un *acroates* qui écrit ce qu’il entend. L’œuvre écrite de Coseriu est, dans ce sens, essentiellement „acroamatique”, en appartenant également à ses auditeurs » (p. 5–6). Jürgen Trabant note qu’à l’origine, *L’histoire de la philosophie du langage* n’a jamais été un livre proprement-dit, mais la transcription des cours de Coseriu à Tübingen dans les années 1968/1969 et 1970/1971 et que Rudolf Windisch et Günterr Narr les ont enregistrés et publiés pour la première fois en 1969 et 1972,

* This paper was made within The Knowledge Based Society Project supported by the Sectoral Operational Programme Human Resources Development (SOP HRD), financed from the European Social Fund and by the Romanian Government under the contract number POSDRU/89/1.5/S/56815.

dans deux petites volumes, tapés à la hâte, pleines de fautes, et surtout fragmentaires. *L'histoire de la philosophie du langage* s'arrête avant d'atteindre effectivement « la vraie philosophie du langage », c'est-à-dire Herder, Humboldt, Hegel. Dans ses cours ultérieures, Coseriu a parlé de la période allant jusqu'en 1835 (l'année de la mort de Humboldt), mais ces cours n'ont jamais été publiés sous la forme d'un livre (p. 5).

Seulement en Décembre 2001, Jörn Albrecht a pu remettre à Eugène Coseriu la version provisoire des premiers huit chapitres, au cours d'une cérémonie académique. Pour la rédaction de la deuxième partie, le linguiste a été consulté seulement de manière orale afin de clarifier les questions difficiles. Alors qu'il était occupé à corriger la version à imprimer, il a reçu la nouvelle de la mort de son professeur (p. 5). Jörn Albrecht fait remarquer que dans sa forme finale, l'exposé ne peut pas prétendre d'être une véritable histoire de la philosophie du langage, mais plutôt une exposition historique globale, qui présente les textes des philosophes importants, dans leur essence et qui ont une certaine relevance du point de vue de la philosophie et de la théorie de la langue. Au moment historique donné, un tel aperçu d'ensemble, était encore « un souhait, même si depuis la publication du texte original, plusieurs autres présentations générales, très utiles, ont été publiés, influencées évidemment par la première version de travail Coseriu et qui, à leur tour, ont influencé la version actuelle » (p. 15).

Coseriu s'est rendu compte qu'il nous manquait une présentation historique complète, y compris la recherche approfondie et la présentation des directions traditionnelles de la philosophie du langage (p. 285) et il envisage réaliser, comme il dit si modestement, seulement une étude « préliminaire » sur deux mille ans de philosophie et de linguistique et qui a été publié dans un moment historique favorable, marquée par une crise dans le développement de la réflexion linguistique, le succès du livre étant dû au discours magistral, à son érudition et à la critique convaincante. Le volume *L'histoire de la philosophie du langage dès les débuts jusqu'à Rousseau* est structuré dans 19 chapitres, dont les titres montrent une connaissance approfondie de l'histoire de la philosophie du langage, Coseriu en appliquant un de ses cinq principes épistémologiques, le principe de la tradition: 1. *La question philosophique*, 2. *La question philosophique en relation avec la langue: qu'est-ce que c'est la philosophie du langage ?*, 3. *La philosophie du langage en Inde*, 4. *Héraclite*, 5. *Platon*, 6. *Aristote*, 7. *Les stoïciens*, 8. *Saint-Augustin*, 9. *La philosophie du langage au Moyen Age*, 10. *Juan Luis Vives et la philosophie de la Renaissance*, 11. *René Descartes et l'idée d'une langue universelle*, 12. *John Locke*, 13. *Gottfried Wilhelm Leibniz*, 14. *Continuité et discontinuité dans l'histoire de la philosophie du langage*, 15. *Le XVIIIe siècle en Grande-Bretagne: la philosophie du langage entre l'empirisme, le platonisme et le psychologisme*, 16. *Giambattista Vico*, 17. *Le XVIIIe siècle en Allemagne: la théorie des signes, la grammaire générale, les théories sur l'origine du langage*, 19. *Le dix-huitième siècle en France ? De l'illuminisme au préromantisme*, 19. *Perspectives*.

Comme l'on peut le déduire de titres des chapitres, mais surtout de leur contenu, *L'histoire de la philosophie du langage* traite, à la fois, la philosophie, la linguistique, la théorie littéraire et la théorie culturelle. On y peut également identifier les sources philosophiques de la doctrine de Coseriu. Il présente l'histoire de la philosophie du langage sur le fond de la connaissance à travers langage, y compris essentiellement comme une accumulation historique des connaissances, au-delà desquelles nous ne pouvons pas, en effet, descendre loin dans le passé. « Les points culminants des deux cours sont, sans doute, la présentation d'Aristote et de Vico » (p. 5). Chaque chapitre se termine avec un résumé et avec des indications bibliographiques. La multitude de citations dans différentes langues (grec, allemand, anglais, français), intégrées dans un contexte historique, ainsi que leurs traductions sont une particularité de ce travail, ce qui fait la preuve de l'érudition du linguiste, connaisseur de nombreuses langues.

Le chapitre *La question philosophique en relation avec la langue: qu'est-ce que c'est la philosophie du langage?*, montre le rôle de Coseriu dans l'autonomisation de cette science, en notant « qu'il y a des linguistes qui veulent réduire la philosophie du langage à la linguistique générale et théorique », mais ce qu'il entend par « *la philosophie du langage* ne tient pas du domaine d'activité de la linguistique et se situe en dehors de la compétence de nombreux représentants de cette discipline qu'ils prétendent qu'ils s'étaient occupé de la philosophie du langage aussi » (p. 39). L'objet d'étude de *la philosophie du langage* est identifié par rapport à la *linguistique générale* et à la *théorie de la langue*. Il faut remarquer la prédilection pour les formulations axiomatiques. Se référant à *la philosophie du langage*, Coseriu considère qu'en contradiction avec la linguistique générale et la théorie de la langue, cette étude traite « l'essence même du langage » et que « les problèmes spécifiques ne peuvent pas être formulées (ou pas seulement) à l'intérieur du langage » ; ils doivent passer au-delà du cadre linguistique ».

Coseriu réalise une distinction entre l'ancienne philosophie du langage, période où on peut parler d'une *philosophie du langage* « indirecte » et une *philosophie du langage* « directe ». La philosophie du langage avant Giambattista Vico et jusqu'au romantisme allemand est appelée « indirecte », parce qu'elle ne traite pas le langage en tant que tel, mais plutôt on voit toujours le langage dans une relation avec quelque chose d'autre. Par contre, Coseriu parle d'une philosophie du langage « directe », après le romantisme allemand, quand le « problème du langage est devenu le point central de la philosophie du langage, et cela est valable aujourd'hui aussi » (p. 43). La philosophie du langage directe commence avec Giambattista Vico, continue avec Rousseau, Hamann, Herder, Leibniz, etc. et considère le langage « comme objet de recherche en lui-même et pas dans une relation avec autre chose ». Après Locke et Leibniz, on peut observer une « scission dans plusieurs directions », le développement de la philosophie du langage ne suivant plus une ligne unitaire (p. 284). C'est la philosophie du langage qui a pour tâche de chercher des réponses aux questions concernant la *linguisticité*, c'est à dire sur *l'essence* (« ce que signifie être-langue »), sur *l'origine* (« d'où il vient le fait-d'être-langue ») et sur *la finalité* (« quel est le but de l'existence des langues »).

L'œuvre est couronnée par une bibliographie complète (y compris *Les sources et les ouvrages de référence* et le travail *Introductions dans la philosophie du langage et dans son histoire ; anthologies de textes de la philosophie du langage*, pour une série d'œuvres qui n'ont pas été mentionnés dans le texte, des courts commentaires sont offerts) et *Nominum index*, qui est très utile pour ceux qui veulent « s'approprier cette science ».

Le rôle de Coseriu dans l'autonomisation de la philosophie du langage a été largement reconnu au fil du temps. Ainsi, Jürgen Trabandt estime que: « En face de vous ne parle pas quelqu'un qui sait des choses infiniment nombreuses et donc il est capable d'exprimer ses interprétations et ses jugements avec une autorité impressionnante. En face de vous parle quelqu'un qui est sûr de ce qu'il dit, et pour lequel les choses humaines et les choses cosmiques, et notamment celles relatives à l'érudition, ont un certain ordre. Ainsi, par exemple, Coseriu sait et dit quelle est la mission de la philosophie et de la science. *La philosophie* s'interroge sur le sens de l'être. Par conséquent, *la philosophie du langage* s'interroge sur le sens de l'être du langage » (p. 8). Au moment de la traduction (2009), la version réalisée par Eugène Munteanu et Mădălina Ungureanu semblait être la première dans une langue autre que l'allemand. En 2010 a été lancé la traduction effectuée par l'une des disciples d'Eugène Coseriu, Donatella di Cesare, *Storia della filozofia del linguaggio*. Edizione italiana a cura di Donatella Di Cesare, Carocci Editore, Roma.

La contribution d'Eugène Coseriu à l'autonomisation de la philosophie du langage, à l'identification de l'objet d'étude, est certaine, sa vision cohérente et compréhensive le distingue parmi les autres, ouvrant la voie à un grand nombre de recherches et d'études. Même si, au bout de trente années, certaines choses de *L'histoire de la philosophie du*

langage doivent être révisées, la lecture des classiques de la philosophie du langage faite par Coseriu est loin d'être obsolète, en devenant classique, et le caractère stimulateur et la fascination de ces cours peuvent être perçus aujourd'hui aussi (p. 8), le volume se caractérisant par « une dimension païdétique, formative ». On souscrit à l'opinion de Donatella Di Cesare selon laquelle Eugène Coseriu est, à tous égards, un « classique » dans le sens où Hegel ou Gadamer ont compris cela – classique n'est pas un modèle supra-historique, mais c'est une façon d'être éminemment de l'être historique, parce que « au fil du temps on préserve du passé un <non-passé>, qui le rend contemporain de toutes les époques ».

Mihaela-Cătălina Tărcăoanu
Académie Roumaine, Filiale de Iassy
Roumanie

Liliana FOȘALĂU (dir.), Brîndușa IONESCU, Simona MODREANU, Dana MONAH, Marina MUREȘANU IONESCU, **Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne**, Iași, Maison d'Éditions Junimea, 2011, 428 p., ISBN 978-973-37-1568-9.

Fruit d'un projet de recherche déroulé sur trois ans et effectué par une équipe de professeurs et de doctorants du Département de Français de l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iasi, Roumanie, le volume *Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne*, coordonné par Liliana Foșalău, marque un nouveau moment dans l'étude des littératures francophones. Un moment roumain, pourrait-on dire, et ceci non pas uniquement en raison de l'identité nationale de l'équipe de recherche, mais aussi parce que la plupart des auteurs qui y sont envisagés sont d'origine roumaine : parmi eux, les incontournables Ionesco, Cioran et Eliade, puis, d'une époque plus ancienne, Panaït Istrati et la princesse Marthe Bibesco, mais aussi Vintilă Horia, Paul Goma, Matei Vișniec et bien d'autres encore. Ce qui fait au moins trois générations d'écrivains. Façon de souligner le nombre remarquable d'auteurs d'origine roumaine ayant enrichi de leurs œuvres l'Europe francophone, sinon, comme c'est le cas pour certains d'entre eux, la littérature et la culture mondiale. Mais également façon de dire que l'on comprend mieux les œuvres des siens, même si ceux-ci ont adopté, pour de diverses raisons, une autre langue, même si, parfois, dans un effort de « clarifier » leur identité, de lui enlever le caractère « problématique », ils ont renié toute appartenance à l'espace originare. Si l'on ajoute qu'à part les Roumains, et à côté d'eux, on peut aussi retrouver dans ce volume – francophonie européenne oblige –, des études portant sur de grands auteurs de la Suisse romande et de la Belgique, on peut déjà se faire une idée de son riche contenu.

Le volume, bien épais, de 420 pages, rassemble pas moins de 35 études, groupées en cinq parties. Après une introduction signée par le professeur Liliana Foșalău, où l'on esquisse les buts et les grandes lignes de cette démarche plurielle, la première partie est centrée sur le roman européen francophone : intitulée *L'identité et sa problématique : routes, déroutes et débats. Sources et aboutissements*, cette partie propose d'abord deux études-synthèse, appartenant à l'auteur déjà cité : la toute première porte sur les *Identités en question dans le roman francophone contemporain*, tandis que la deuxième, *L'Exil entre perte et récupération identitaire. De Vintilă Horia à Marius Daniel Popescu*, en traçant une ligne de continuité entre certains romanciers francophones d'origine roumaine – et ainsi en y reconnaissant indirectement l'existence, désormais, d'une *tradition* –, vise, par une approche thématique, au cœur même de la problématique de la francophonie, vu que « la littérature francophone est une littérature qui a émergé en situation d'exil » (Christiane Albert). Les

deux études critiques suivantes, appartenant au professeur Marina Mureșanu Ionescu, focalisent leur démarche d'abord sur le statut ambigu de l'écrivain Eugen Ionescu/Eugène Ionesco – dans *L'écrivain de l'entre-deux: problèmes et malentendu(s) dans la littérature roumaine d'expression française. Le cas d'Eugène Ionesco*, – puis sur *Le Paris de Ionesco et Cioran. Stratégie(s) et ambiguïté(s) de l'exil*. On y trouve circonscrites des distinctions salutaires, soit en ce qui concerne l'opposition apparente entre deux points de vue également ethnocentristes («écrivain français d'origine roumaine» / «écrivain roumain d'expression française»), soit quant aux traits spécifiques de la francophonie roumaine (laquelle, à la différence des autres, est une francophilie et un choix culturel issu d'une affinité spirituelle – autrement dit, pour les Roumains, le français est et demeure essentiellement une langue de culture). Dans cinq articles successifs, Brindusa Ionescu s'attarde, à tour de rôle, sur *Marthe Bibesco* : [et son roman] *Isvor, le pays des saules* [vu comme] – *un retour à la source*, sur *Le spécifique roumain dans l'œuvre de Panait Istrati*, sur *Ramuz et la passion pour une écriture paysanne* et sur *Les sources de l'identité chez Paul Goma*, pour terminer cette suite, dont on remarque la diversité des auteurs abordés, par une analyse du monde romanesque du moins connu écrivain contemporain suisse d'origine roumaine Eugène. Cette première grande section s'achève enfin par une brève présentation de l'œuvre de Cornelia Petrescu, faite par Simona Modreanu, et par trois articles signés par Dana Monah – respectivement, sur la double et dynamique identité, réfléchi dans ses écrits, du romancier contemporain Marius Daniel Popescu (lauréat du prix Walser en 2008 pour son roman *La Symphonie du loup*, paru chez José Corti une année auparavant), puis sur *Les paradoxes des écrivains roumains à Paris selon Matei Vișniec* et, enfin, sur l'exil postcommuniste dans la littérature francophone roumaine (Matei Vișniec et Dumitru Tsepeneag).

Simona Modreanu donne substance par ses textes denses à la toute deuxième section de l'ouvrage, intitulée *Voies de la quête identitaire dans la francophonie roumaine : perspectives littéraires, religieuses et philosophiques*, ses dix études formant comme un véritable livre à l'intérieur du livre ici discuté. Sa démarche vise des auteurs consacrés, comme Ionesco, Eliade et surtout Cioran, par des approches où l'on utilise des points de vue appartenant à la philosophie, à la théorie de la littérature, à l'histoire des religions (théologie, science des symboles et des mythes y comprises). La voie comparatiste est, elle aussi, de rigueur dans une telle entreprise, pour mieux situer ce que les œuvres en question ont apporté de nouveau dans les façons de concevoir les rapports de l'homme avec le monde : «Trois écrivains en quête de la Lumière», par exemple, compare avec finesse les parcours intellectuels et spirituels de Cioran, Eliade et Ionesco, tandis qu'ailleurs on met en rapport la position existentielle chestovienne avec celle de Cioran («Cioran, Chestov et la tentation du vide»). Démarche plurielle donc, et même transdisciplinaire – comme dans *Le paradoxe cioranien et la logique du tiers inclus*, qui par son titre même fait allusion aux ouvrages d'un autre fameux Roumain de Paris, le philosophe Stéphane Lupasco, ou comme dans *Eugène Ionesco – une approche transdisciplinaire du «théâtre de l'absurde»*, où l'on utilise le concept de transdisciplinarité tel qu'il a été élaboré par le philosophe et physicien français d'origine roumaine Basarab Nicolesco.

La troisième section de ce recueil d'études est dédiée au théâtre. En guise d'introduction théorique, Dana Monah y marque d'abord les relations spécifiques, révélatrices d'une nouvelle sensibilité, entre *Formes théâtrales et identité dans la francophonie contemporaine*, puis elle s'occupe de *La hantise du double dans Macbett de Ionesco*, pour que dans l'article suivant elle aborde à son tour la thématique de l'exil en analysant la pièce de théâtre *Puck en Roumanie* appartenant à l'auteur dramatique et metteur en scène suisse Anca Visdei. La série «théâtre» est close par deux autres études, les deux signées par Dana Monah et Liliana Foșalău : *Exil, mémoire, identité dans le théâtre roumain contemporain d'expression française : Matei Vișniec et Alexandra Badea* et, d'un point de

vue féministe, *Être femme sur la scène des hommes : archéologie de l'identité féminine dans Les Enfers ventriloques* de Sylviane Dupuis.

La quatrième section du recueil, *L'entre-deux identitaire dans la nouvelle fantastique romande* ne comporte qu'une seule étude – ce qui peut paraître un peu bizarre, mais souligne, par cette « singularité » même, le principe adopté par les auteurs de cet ouvrage, celui d'une division des sujets selon les genres –, étude signée par Brîndușa Ionescu : *Identité et non-identité dans la nouvelle fantastique* de Corinna Bille.

Logiquement, la poésie sera traitée dans la suivante – et dernière – grande partie du recueil: *Poésie et poétiques de l'identité : persistances thématiques*, partie comprenant deux études fort avisées de Liliana Foșalău sur la poésie belge contemporaine (Henry Bauchau, Guy Goffette, Gaspard Hons et Gaston Compère), et une autre, du même auteur, sur la thématique de l'exil dans la poésie francophone. Enfin, la pénultième étude, écrite en collaboration avec Brîndușa Ionescu, met en relation espace et construction identitaire (*Approches de l'espace dans la littérature francophone contemporaine*), tandis que la dernière emprunte cette perspective théorique en l'appliquant à l'œuvre de Maurice Chappaz (*Maurice Chappaz. Pour une poétique de l'espace identitaire*).

Bénéficiant d'une bibliographie actualisée où figurent tous les ouvrages de référence en ce domaine et utilisant un riche appareil conceptuel, le volume des chercheurs roumains se recommande aussi par la richesse de ses analyses et interprétations à tous ceux qui s'intéressent à la littérature francophone en général, et à celle de l'Est européen en particulier.

Radu I. Petrescu
Université „Alexandru Ioan Cuza”, Iași
Roumanie

Aliona GRATI, Cuvântul celuilalt. Dialogismul romanului românesc, Chișinău, Profesional Service, 2011, 332 p., ISBN 978-9975-4240-3-5.

Aliona Grati ne-a convins de multă vreme de originalitatea „gustului ei critic” în primul rând prin teme alese pentru investigație. Volumul *Magda Isanos. Eseu despre structura imaginarului* (Chișinău, Editura Prut Internațional, 2004), primul ei studiu monografic, readuce în actualitatea literară poezia Magdei Isanos, punând-o în lumina reflectoarelor moderne. Următorul volum, *Privirea Euridicei. Lirica feminină din Basarabia. Anii '20-'30* (Chișinău, Elan Poligraf, 2007), reabilitează lirica feminină interbelică din Basarabia, neglijată în mare parte până atunci de receptare critică. Un proiect și mai ambițios este *Romanul ca lume postbabilică. Despre dialogism, polifonie, heteroglosie și carnavalesc* (Chișinău, Gunivas, 2009), care impune o perspectivă nouă de abordare a romanului din Basarabia, pornind de la teoria dialogismului a savantului rus Mihail Bahtin. Urmează alte două cărți: *Paul Goma. Inișieri în textul literar* (Chișinău, Arc, 2011), minimonografie de pionierat despre Paul Goma, în care autoarea aplică grilele dintre cele mai moderne pe textele acestui mare prozator român, și *Fenomenul literar postmodernist (Note de curs)* (Chișinău, Editura Garamond, 2011), o carte ce vizează literatura română din ultimele decenii, cu capitole clarificatoare privind fenomenul literar basarabean al momentului. În fine, cel mai amplu și mai important studiu de până acum al Alionei Grati este *Cuvântul celuilalt. Dialogismul romanului românesc* (Chișinău, Profesional Service, 2011), realizat în baza tezei de doctor habilitat în filologie, susținute în 2010 la Institutul de Filologie al AȘM.

Această carte a Alionei Grati vine în contextul unei secete a teoretizării de la noi. Scriitorii, dar și critica literară se cam eschivează de la tranzităriile spre zonele „sibilinice” ale teoriilor literare. Observația e valabilă în primul rând pentru critica de întâmpinare, care se

lasă de cele mai multe ori în voia improvizăției libere, a subiectivismului scutit de ajustarea interpretării la criterii metodologice. Lipsesc disocierile interdisciplinare, dar și problematizările de rigoare, lipsește dialogul cu alte culturi și literaturi, receptarea reducându-se la ceea ce Alex Goldiș numea „erezie a autoreflexivității”. Volumul Alionei Grati vine să crediteze o (re)lectură a literaturii prin grile erudite. Autoarea realizează prima investigație asupra romanului românesc, inclusiv al celui din Basarabia, cu instrumentele unei grile extrem de eficiente în cercetările ultimilor ani ale occidentalilor, la baza căreia a stat dialogismul bahtinian. Premisa unei asemenea cercetări este anunțată de particularitatea noii lumi postmoderne de a fi una interculturală, complexă, dialogică, interactivă, o lume în care comunicarea cu *Altul* constituie rațiunea existențială a eului. Comunicarea artistică este una din posibilitățile omului postmodern de a se conecta creator la istorie și la lume și de a-și (re)defini și împlini construcția identitară interioară. Iată de ce romanul contemporan tinde să prezinte *pe viu* realitatea ca o rețea de interacțiuni subiective, polifonice, mustind de sensuri și semnificații, niciodată epuizate ori explicitate până la capăt. Aceasta este de fapt unica lui șansă de supraviețuire, pe care o semnala Milan Kundera când vorbea despre adevărul totalitar care omoară romanul prin faptul că „exclue relativitatea, îndoiala, interogația și, ca atare, el nu se poate împăca niciodată cu ceea ce aș numi spiritul romanului”¹.

Complexitatea epică a romanului contemporan, noile achiziții structurale și formale au devenit puncte de atracție pentru diverse teorii și discipline. Instrumentele literarității cu care operau formalistii ruși sunt incapabile să acopere analitic partea axiologică a cuvântului artistic. Subiectivitatea romanului, caracterul său polifonic implică un act interpretativ axat pe dimensiunea comunicativă a textului. De aceea și poetica dialogică a lui Bahtin, potrivit căreia romanul este o arenă de manifestare a diferitor voci, care prin dialog își exprimă și își comunică reciproc viziunea asupra lumii, poziția axiologică, astfel nuanțând și îmbogățind sensurile umanismului, s-a bucurat de o mare receptivitate în cadrul altor teorii ale romanului. Pentru a contura background-ul teoretic în toată complexitatea, autoarea face o analiză pe diacronie a modului de fundamentare a paradigmei dialogice în teoria și istoria literară, urmărind dialogul pe care îl poartă poeticile antibahtiniene cu teoriile savantului rus. Vor anticipa filozofia bahtiniană a dialogului încă romanticii Schleiermacher, Dilthey, apoi neokantienii *Noii gândiri* din cadrul Cercului filosofic „Patmos” din Berlin (1919-1923) și, din cadrul „Școlii din Marburg”, Martin Buber, Franz Rosenzweig, Herman Cohen etc. Potrivit acestora, „individul dobândește conștiința de sine odată cu conștiința de celălalt”, „eul autentic” fiind rezultatul orientării spontane a omului mai întâi către „altcineva” decât „sinele său”. Mihail Bahtin preia această viziune asupra lumii, nuanțând-o și conferindu-i o constituție complexă și originală. Cea mai importantă contribuție a savantului rus este, după Aliona Grati, faptul că „el a reușit să scoată dialogistica din sfera reflecției exclusiv filosofice, desfășurând-o în cea a filosofiei limbajului și, mai ales, a științei literare. [...] Nimeni dintre teoreticienii dialogului nu a reușit să apropie atât de mult existențialismul dialogic de estetică și, cu atât mai mult, de literatură”. Romanul polifonic al lui Dostoievski este structura artistică pe care-și axează savantul judecățile despre dialogism, considerând personajele scriitorului „modele excepționale de gândire și de limbaj dialectic, precum și de conștiință structurată dialogic”.

Pentru a deosebi dialogismul în sens bahtinian de definiția comună a termenului, Aliona Grati simte nevoia să precizeze că dialogul e mai mult decât o discuție dintre două persoane, e un proces de comunicare între universuri axiologice, între idei și perspective de viață. „Acest tip de dialog, adaugă autoarea, vrea să se sustragă câmpului de forțe și de interese, plăcerea lui nu este cea a stabilirii consensului, ci a fertilității, fecundității, germinației fără sfârșit a sensurilor”. Teoria dialogică bahtiniană este susținută și de alte

¹ Milan Kundera, *Arta romanului*, traducere de Simona Cioculescu, București, Editura Humanitas, 2008, p. 24.

discipline: *metalingvistica*, orientată spre „microdialogul cuvântului” și „macrodialogul ideologiilor”, *sociopoetica*, care urmărește „socializarea” lingvisticii și acordarea statutului prioritar comunicării în sistemul limbii, dar și de orientări, precum *semiologia*, *sociologia literaturii*, *teoria actelor verbale*, *pragmatica textului literar*, *psiholingvistica*, *teoria comunicării* etc. Mi se pare foarte indicată insistența autoarei asupra rolului acestor discipline și a contribuției filosofilor, esteticienilor, lingviștilor, hermeneuților și antropologilor la configurarea paradigmei dialogice în știința literaturii. Pas cu pas sunt disecate nuanțele și stabilite paralelisme edificatoare. În capul listei de asocieri se află desigur Julia Kristeva, care transpune fenomenul dialogismului în planului textului, adâncind și fundamentând conceptul de intertextualitate și dialog între texte. Pe direcția fenomenologică, hermeneutică, lingvistică aprofundează și dezvoltă ideile bahtiniene Roland Barthes, T. Todorov, G. Genette, Michael Holquist, românii Mihai Șora și Vasile Tonoiu etc. Tot în zona de iradiere a filosofiei bahtiniene se situează și teoriile lui Paul Ricoeur, Saussure, Hans-George Gadamer, Heidegger, Hans Robert Jauss. Captivi ai formalismului rus, Vladimir Propp, Claude Bremond, Nortrop Frye, Marthe Robert ar fi cei care se poziționează pe contrasens cu dialogismul lui Bahtin, considerând romanul artă verbală, susceptibil unei analize de tip naratologic, capabile să deceleze invarianții narativi, să descopere structurile arhetipale obiective ale genului românesc. Drept contraargument Aliona Grati aduce ideea bahtiniană potrivit căreia în analiza unui text aspectul dialogismului poate fi ignorat doar dacă textului i se aplică o grilă strict lingvistică. În sprijinul afirmației, este pusă pe tapet atenționarea lui Bahtin precum că „enunțul verbal nu mai este o unitate lingvistică, ci una a comunicării”, respectiv, el, enunțul verbal, „comportă nu numai semnificații, ci aduce cu sine sensuri (poziții axiologice) adresate altor sensuri. O experiență subiectivă își poate releva sensurile profunde doar în contact dialogal cu lumea subiectivă a celuilalt. Astfel de relații devin indiciul obligatoriu al unui text artistic, mai cu seamă al celui românesc”.

Pentru a face cât mai clar modul în care teoria lui Bahtin a revoluționat exegeza romanului, Aliona Grati analizează cu meticulozitate întreg spectrul de relații estetice condiționate de poetica dialogică: relația autor–erou, în care centrul axiologic al activității estetice este situat în orizontul eroului emancipat de voința auctorială; raportul timp și spațiu artistic, adică cronotopul, prin care evenimentul din roman devine imagine artistică, condiționând și tipul de roman. Regăsim și alte concepte care (re)antropologizează abordările teoretice ale romanului. Polifonia, heteroglosia, plurilingvismul, hibridul artistic, carnavalescul participă la perceperea romanului ca pe o „arenă în miniatură”, abundând de voci care nu se confundă între ele. Autorul este organizatorul acestui cor polifonic, dar nu se află în centrul narativ, nu mai este instanță demiurgică, ci ghidează din spate vocile și pozițiile semantice. El are prioritate „în crearea unității relative de sens”, „fiind responsabil de forma artistică aptă să păstreze conținutul de viață și poziția axiologică a personajelor”.

Partea a doua a lucrării e și secțiunea pe care o prefer în mod deosebit, întrucât disocierile teoretice sunt probate pe romane concrete. Romanul interbelic, crede cu îndreptățire autoarea, are o arhitectonică determinată de *cronotopul orașului*, care ilustrează pluristratificarea ideologică, polifonia vocilor, dialogul dintre culturi diferite și constituie „nucleul tipurilor complexe de roman”, semnate de Camil Petrescu, Hortensia Papadat Bengescu, G. Călinescu, Gib Mihăiescu, Mateiu Caragiale, Mircea Eliade. Aliona Grati demonstrează că, în pofida faptului că romanul interbelic românesc are personaje introvertite, limbaje egocentrice, acesta nu poate face abstracție de limbajul celuilalt. În plus, romanul interbelic este citadin, iar cronotopul orașului este imaginea artistică a unei lumi sincretice, „care combină elemente eterogene ale imaginației culturale în vederea creării imaginii omului modern”. Spre exemplu, romanul *Maitreyi* este o mostră de dialog eficient al culturilor, al modului de gândire european cu cel al culturii hinduse. Experiența erotică îl determină pe Allan să-și depășească rigorile și limitele propriului individualism și „să se

deschidă spre celălalt”, devenind superior prin cunoașterea alterității. „Un dialog al experiențelor” este văzut în romanul Hortensei Papandat Bengescu, *Concert din muzică de Bach* și un „dialogism parodic” – în *Pâlnia și Stamate* de Urmuz.

Cel mai receptiv în aspectele subiectivității umane se dovedește totuși romanul postmodernist. Cultul inconștientului privilegiat de moderniști este înlocuit de postmoderniști de atenția pe faptele conștiinței, „întoarcerii exclusiviste către sine îi ia locul deschiderea către lume”. Lumea romanului postmodern, Aliona Grati o numește *postbabelică*, adică cu multiple rețele de interacțiune a diferitelor voci, stiluri, culturi și subiectivități umane. În continuare, autoarea aplică instrumentele poeziei dialogice pe o seamă de texte, semnate de George Bălăiță, Nicolae Breban, Mircea Horia Simionescu, Mircea Nedelciu, dar și de basarabeni Paul Goma, Aureliu Busuioc, Vladimir Beșleagă, Vitalie Ciobanu, Emilian Galaicu-Păun. Evaluările acestor romane, din perspectivă dialogică, scot în prim plan aspecte nebanuite, dar și considerații de natură polemică, mai cu seamă în cazul romanelor din Basarabia. Astfel, întreg romanul *Din calidor* al lui Paul Goma este văzut ca o arenă de manifestare a carnavalescului, a plurilingvismului social, a hibridizării stilistice, prin care, ne convinge autoarea, Paul Goma dă o lecție de proză în care respiră libertatea și creativitatea fără frontiere. O altă revelație exegetică, pe cât de proaspătă, pe atât de inedită, vizează romanul lui Emilian Galaicu Păun *Gesturi*, perceput ca „lume postBABELică”. Aliona Grati își explică această constatare prin faptul că romanul *Gesturi* „definește raportul dintre om și o lume fermecată de simulacrele comunicării, având totodată conștiința pericolului dezumanizării, a discreditării și relativizării categoriei de adevăr și valoare”. Curioasă această afirmație în contextul aprecierii aproape unanime a romanului *Gesturi* drept scriitură de gradul zero, incomunicabilă și neutră. Din perspectivă dialogică, replica antitextualistă a scriiturii este însă evidentă. Eterogenitatea lingvistică și culturală din roman denotă „splendoarea prăbușirii turnului Babel” și arată deschiderea spre „o viziune alternativă, împărtășită asupra realității”. Concluzia (optimistă!) la care ajunge exegeta e că romanul din Republica Moldova este „o expresie a efortului de integrare în rațiunea modelului european ca joc liber și structural deschis”, iar pronosticul e încurajator: „Dimensiunea dialogică a ființei va ajuta scriitorii din acest ținut românesc să se integreze cât mai rapid în contextul cultural global”.

Este evident, concluzionând, că și această contribuție a Alionei Grati este „o carte de construcție și de erudiție” (Liviu Antonesei), pe cât de doctă, pe atât de antrenantă la lectură. Autoarea se mișcă lejer printre diferite teorii și sisteme de gândire filosofică, polemizând cu acestea, făcând asocieri subtile și impresionante, din care răzbat perspective înnoitoare de lectură. A da dovadă de personalitate pe un teren al celor mai noi teorii literare și a celor mai dificile discipline cere o dexteritate pe care doar erudiția matură, îmbinată cu simțul textului, cu „înțelegerea dialogică” a acestuia o conferă. Aliona Grati are toate datele unui teoretician și critic format, iar studiile sale despre dialogistică „confirmă un nume în naratologia românească” (Alexandru Burlacu). Premiul special acordat anul acesta în cadrul colocviului Asociației de Literatură Generală și Comparată din România, condus de profesorii notorii Mircea Martin și Paul Cornea, este o confirmare a celor spuse, cartea meritând toată atenția celor interesați de studiul modern al literaturii.

Nina Corcinschi
Academia de Științe a Moldovei, Chișinău
Republica Moldova

Suzanne KEEN, **Empathy and the Novel**, Oxford University Press, 2010, 242 p., ISBN 978-0-19-974049-9*.

Încadrată în studiile recente ale receptării bazate pe efectele empatiei asupra distincțiilor factori implicați în procesul literar, *Empathy and the Novel* (2010), publicată la Editura Universității Oxford, se situează în interiorul unui subiect controversat din lipsa metodelor aplicate de cuantificare și atestare a rezultatelor obținute. Centrul edificator al atestării efectelor empatiei, al rolului social sub varii nuanțe se regăsește în studiile neuroștiinței, plecându-se de la premisa că expunerea la artă, literatură în cazul studiului de față, poate determina o activitate cerebrală care să formeze un răspuns empatic al cititorilor în fața unor stimuli externi.

Cercetarea întreprinsă de Suzanne Keen își stabilește aria de investigație pe baza a cinci coordonate, care vor constitui și capitolele centrale ale volumului de față, considerând atât aspectele teoretice existente până la debutul cercetării personale, cât și aplicarea conceptelor în grupe de lucru în vederea identificării unor indici de măsurare a efectelor empatiei asupra cititorului dar și asupra pieței editoriale și a beneficiilor de marketing. Liniile de bază ale incipitului unei cercetări asupra empatiei sunt trasate de Suzanne Keen în *Prefața* volumului sub forma unor puncte interrogative asupra valabilității lor: neuroștiința, maniheismul încadrării unor forme narative în funcție de nivelul intelectual și gustul cititorilor (narațiunea romanescă versus narațiunea transpusă în desene animate), primatul vocii narrative subiective cu rol empatic, asocierea contextuală a unor acțiuni ficționale apropiate de experiențele personale ale lectorului, precum și statutul scriitorilor profesioniști mult mai dispuși activității empatice prin rolul pe care și-l asumă în propria scriitură.

Primul capitol, „Perspectivele contemporane asupra empatiei”, deschide cercetarea prin relaționarea distinctelor concepte și valorizări ale empatiei. Definiția clasică a identificării cititorului cu un personaj sau cu acțiuni similare prezentate într-o operă literară este depășită prin reconsiderarea și plasarea cititorului în cadrul unor grupuri de interacțiune. Suzanne Keen propune trei tipuri de empatie care vor constitui și premisa analizei receptării literaturii în cel de-al doilea capitol: „*bounded strategic empathy*” (XIV) este activată în cadrul unui grup care împărtășește experiențe similare, prin urmare și reacții emoționale familiare; „*ambassadorial strategic empathy*” (XIV) selectează doar câțiva indivizi care ar putea cultiva empatia în grupul din care fac parte; „*broadcast strategic empathy*” (XIV) evidențiază empatizarea comună prin expunerea unor acte care subliniază vulnerabilitatea în reprezentări universale.

Structura descriptivă a primei părți a cercetării este aplicată în capitolele ulterioare prin contextualizarea efectelor empatiei asupra cititorilor din diferite secole. Pentru secolul al XVIII-lea, cercetătoarea deschide spre discuție rolul social direct al literaturii asupra cititorilor: efectul narațiunilor cu tematică erotică asupra cititoarelor necăsătorite, divizarea cititorilor rafinați, care își asociau emoțiile cu scrierile poetice, și a clasei de mijloc, servii sau oamenii cu o condiție materială precară, care își regăseau existența în romanele secolului al XVIII-lea. Cu rol moralizator direct, prin terminologia inserată vădit intenționat sunt menționate și prefețele unor romane celebre, precum *Robinson Crusoe* (1719) sau *Pamela* (1740), care insistă asupra unor valori pe care trebuie să și le asume cititorul, precum modestia, seriozitatea, credința și moralitatea. Secolul al XIX-lea, în opinia lui Suzanne Keen, va îndrepta empatia cititorului de la spațiul personal al pasiunilor sale către problemele sociale ale teritoriului în care se află; două dintre exemplele propuse spre analiză sunt

* Recenzia a fost redactată în cadrul proiectului POSDRU 107/1.5/S/78342, finanțat din Fondul Social European de Autoritatea de Management pentru Programul Operațional Sectorial Dezvoltarea Resurselor Umane 2007–2013.

romanul lui Charles Dickens, *Oliver Twist* (1837), prin problema sistemului social și a claselor defavorizate, și cele ale lui Benjamin Disraeli, *Coningsby* (1844), *Sybil* (1845), conturând problema politică a divizării Angliei. Pentru secolul al XVIII-lea, Suzanne Keen pune în relație „simpatia” teoretizată de David Hume, *A Treatise of Human Nature* (1739) și Adam Smith, *Theory of Moral Sentiments* (1759) cu „empatia” secolului al XX-lea. În consecință, cercetătoarea consideră că „simpatia” va fi generată sau va fi un punct strategic al „literaturii sensibilității” recunoscută de cititori prin scenele excesive de milă și suferință; acestea vor activa simpatia lectorilor prin „sentimentul de superioritate socială și morală” (47) a celor din urmă. Suzanne Keen descrie mecanismul de funcționare a simpatiei prin afirmația lui William Hazlit din *Essay on the Principles of Human Action* (1805) care definește simpatia drept o cultivare perpetuă a unei dispoziții a minții de a simpatiza cu sentimentele altora. Pornind de la dubla denominare simpatie-empatie, autoarea propune termenul „*empathetic connection*” (50) pe care îl exemplifică prin scriitorii precum Coleridge sau Shelley care au dezvoltat un „cerc al simpatiei” pe baza capacității individului de a simți stările interioare ale celor din jurul său. La polul opus se află declanșarea empatică neintenționată, spontană, „*emotional contagion*” (50), printr-o amintire sau o întâlnire personală neașteptată. Ca un contrapunct al simpatiei și empatiei cultivate de secolele al XVIII-lea și al XIX-lea, este menționat „*Verfremdungseffekt*” (V-effekt) brechtian care descuraja identificarea cititorului cu stările personajelor din lecturile sale; întreaga teorie a empatiei și a rolului social de punere în acțiune a sensibilității lectorului pare a fi destructurată de ceea ce s-a numit „*emotional infection*” (56) care, pentru Bertolt Brecht, a însemnat un transfer emoțional automatic către cititor.

Teoria empatiei centrată pe spontaneitatea sau starea indusă cititorului este continuată în capitolul III, „Empatia cititorilor”, care se bazează pe studii aplicate în grupe de cititori cu scopul de a determina elementele care influențează declanșarea empatiei. Concluzia la care ajunge cercetătoarea este că pentru identificarea clasică a lectorului cu personajul unui roman nu este nevoie de o suprapunere totală a experiențelor ambelor părți; în acest caz se declanșează „empatia spontană” pe baza unor elemente minimale, situaționale sau emoționale. În același timp, Suzanne Keen consideră că un cititor va empatiza mai puternic în fața unor experiențe negative chiar și atunci când nu există o relaționare a experiențelor personale cu cele ale personajelor. Capitolul de față deschide un alt punct al cercetării empatiei pe care volumul de față nu îl definitivează printr-o expunere detaliată, și anume chestionarea valabilității și a influenței calității narative a romanului în vederea empatizării; astfel că un procent mult mai ridicat de influență în acest caz îl va avea „empatia contextuală” (80), a relevanței unor aspecte sociale, istorice sau economice pentru cititor în detrimentul premiilor literare ale romanului.

Acest ultim punct face trecerea către capitolul IV al volumului, „Empatia și piața editorială” și deschide discuția cu o întrebare care vizează legătura între experiența empatică și categoria lectorilor de sex feminin; întrebarea lansată de Suzanne Keen este dacă romanele care declanșează empatie vând mai bine deoarece apelează la sensibilitatea cititoarelor sau de fapt femeile își dezvoltă experiența empatică deoarece citesc romane? Două dintre argumentele principale ale succesului pe piața editorială sunt oferite de ecranizarea unor romane celebre (*The Hours*, 2002, care a determinat o vânzare de 425.000 de volume după lansarea peliculei) sau de recomandarea unor romane în cluburi de lectură contemporane susținute de celebrități; cazul menționat este Oprah Winfrey, ale cărei recomandări de romane a determinat o reală creștere a vânzărilor în cazul unor romane precum *Beloved* (1987), Toni Morrison, sau *East of Eden* semnat de John Steinbeck, care a urcat pe locul I ca best-seller în 2003 cu 1.6 milioane de copii vândute. Teoretizarea empatiei din perspectiva autorului și nu doar a cititorului este punctul central al capitolului care finalizează punctele de vedere ale lui Suzanne Keen. „Empatia textuală” (123) poate fi analizată pe de o parte în romanele SF, gotic horror, polițiste, ale căror trame presupun o serie de conectivități

empatice cu personajele implicate, pe de altă parte romanele în care protagonistul este un promotor al unei filosofii. În ambele cazuri, este evident cazul empatiei intenționate ale cărei efecte își ating rezultatele prin strategii narrative și nu în mod spontan.

Cercetarea lui Suzanne Keen este un punct central pentru viitoarele cercetări în sfera empatiei în literatură. Considerăm că o insistare pe tematica primului capitol, a teoretizărilor implicate pe relația neuroștiinței cu activitatea cititorilor, poate să ofere bazele unor noi perspective asupra teoriei receptării. Pe de altă parte, capitolul care problematizează rolul empatiei în succesul vânzărilor pe piața editorială poate chestiona în ce măsură suntem influențați, conștient sau nu, în alegerile pe care le facem ca lectori. În același timp, limitarea exemplorilor din literatura secolului al XVIII-lea și al XIX-lea permite o continuare a evaluării impactului literaturii contemporane din perspectiva empatiei asupra generației cititorilor de astăzi.

Anamaria Blanaru
 Universitatea Konstanz, Germania
 Universitatea „Alexandru Ioan Cuza”, Iași, România

Robert NEDOMA, David STIFTER (Hrsg.), **„Die Sprache”**. **Zeitschrift für Sprachwissenschaft**, 48 (2009), Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 292 p., ISSN 978-3-447-06226-8.

Ajunsă la cea de-a 48-a apariție, revista de lingvistică „Die Sprache” îl omagiază în 2009 pe Heiner Eichner, renumit indo-europenist, cu ocazia împlinirii, la 10 septembrie 2010, a vârstei de 68 de ani și, totodată, a pensionării.

Acest volum jubiliar, editat de Robert Nedoma și David Stifter, debutează cu un *Cuvânt înainte*, în care se prezintă succint biografia lingvistului, inițial referent bibliografic al revistei, ulterior editor al acesteia. Începuturile formării sale profesionale stau sub semnul influenței destul de profunde a gândirii lingvistice a lui Johann Kaspar Zeuß, întemeietor al celtologiei. Studiile începute în 1962 la München vor fi finalizate de Eichner în 1974, la Erlangen, cu o disertație despre declinarea în limba hitită, coordonată de Karl Hoffmann. Urmează lucrarea de doctorat despre numeralul în limbile indo-germanice, după care, în 1989, lingvistul devine șef al Catedrei de Lingvistică Generală și Indo-Germanică din cadrul Departamentului de Indo-Germanistică al Institutului de Lingvistică de la Universitatea din Viena. Din 1995 i se încredințează chiar conducerea acestui departament, oferindu-i-se, totodată, și funcția de șef al actualului Institut de Iranistică din cadrul Academiei Austriece de Științe. Se accentuează faptul că, prin sprijinul oferit de Eichner în această perioadă, a fost posibilă introducerea ca materii de studiu la Universitatea din Viena atât a celtologiei, cât și a altor limbi indo-europene, precum albaneza, curda sau zazaki.

Heiner Eichner și-a dedicat aproape întreaga activitate de cercetare indo-germanisticii, în ultima perioadă acordând o atenție sporită limbilor vorbite în Anatolia, de care se ocupase mai puțin. De altfel, pe baza surselor lingvistice anatolice, analizând legile fonetice existente mai ales în hitită, lingvistul a descoperit că numele său conține de două ori radicalele rădăcinii proto-indo-germanice **h₂nr-* „bărbat” (în apropiere de *h₂* se păstrează timbrul vocalei *ē*). Foarte multe dintre lucrările sale sunt consacrate cercetării textelor epigrafice, reprezentate atât de surse anatolice vechi, cât și de inscripții etrusce, latinești și nord-italice sau de texte epigrafice runice din cele mai vechi limbi germanice. În prim-planul analizei sale au stat întodeauna și aspectele paleografice, metrice sau de teorie a textului.

O altă latură importantă a activității sale științifice a reprezentat-o elaborarea unui corpus de epigrafe lirice. Pentru concretizarea cu succes a acestui proiect, Eichner a luat

parte la săpături și a avut o strânsă colaborare cu arheologii. Consecvența analizării surselor epigrafice a condus la configurarea celei de-a doua mari preocupări a lingvistului, anume cercetarea tipurilor de accent și a alternanțelor vocalice din limbile indo-germanice vechi, urmată ulterior și de analiza alternanței flexiunii și a formării cuvintelor.

Articolele incluse în acest volum sunt contribuții ale colaboratorilor, colegilor și discipolilor lui Heiner Eichner, toți împărtășind același interes pentru cele două mari domenii în care lingvistul omagiat și-a adus contribuții considerabile: limbile indo-europene și epigrafia. Cele mai multe dintre aceste studii sunt consacrate, cum era de așteptat, indo-europenisticii, tratând aspecte variate tematic, constatate în limbi celtice (irlandeză și cornică) sau anatolice (luwiană și hitită), în limbile toharică, albaneză și gotică. Sunt discutate probleme precum formarea cuvintelor, plecându-se, de exemplu, de la adjectivele celtice *krundil/o- ‘rotund’ și *krumbo- ‘curb, încovoiat’ (Irene Balles, *Lang, rund und krumm: zu einigen indogermanischen Zusammenbildungen*), derivarea (Norbert Oettinger, *Die Derivationsbasis von idg. *dajūēr-* (*sh₂ajūēr- ‘Bruder des Ehemannes’), Stefan Schaffner, *Althochdeutsch foraharo m. n-St. ‘Verkündiger, Herold’ und harēn sw. Vb. III ‘rufen, anrufen’*), anumite aspecte fonetice (Xavier Tremblay, *Urindogermanisch *-ŋ#*, Albert Bock și Benjamin Bruch, *Nucleus Length and Vocalic Alternation in Cornish Diphthongs*, Klaus T. Schmidt, *Zu den konsonantischen Fernwirkungen im Tocharischen*) sau morfologice (Alfred Bammesberger, *Gotisch swesa (Skeireins II, 25-26). Mit Anmerkungen zum Dual beim Adjektiv*, Paul Widmer, *Die präverbale Partikel *haiv des Britannischen als komplexer Konjunktiv*). Limba albaneză este abordată din perspectiva construcțiilor sintagmatiche (Ina Arapi, *Die Lokution ‘do me thanë’ und andere synonyme Wortgefüge im Albanischen*), dar și prin raportare la iliră (Joachim Matzinger, *Illyrisch und Albanisch – Erkenntnisse und Desiderata*). Două studii sunt dedicate irlandezei vechi (Aaron Griffith, *A note on pronominal coordination in Old Irish*, Karin, Stüber, *Zur Subjektskodierung mit do ‘zu, für’ beim altirischen Verbalnomen*), irlandeza modernă fiind analizată doar sub aspectul declinării (Theresa-Susanna Illés, *Modern Irish nominal declension: standard and application*). Limbile anatolice sunt reprezentate prin două articole care tratează problema derivării în hitită (Elisabeth, Rieken, *Zur Entwicklung der neutralen a-Stämme im Hethitischen*) și a nominativului plural în luwiană și lyciană (H. Craig Melchert, *The Animate Nominative Plural in Luvian and Lycian*). Nu lipsesc nici contribuțiile în domeniul slavisticii (Katsiaryna Ackermann, *Zum slavischen asigmatischen Aorist*, Johannes Reinhart, *Zur westslawischen Lehnwortkunde: westslawisch *cъlo ‘Zoll’*) sau studiile care tratează anumite aspecte din limba latină (Gert Klingenschmitt, *Zur Etymologie des Lateinischen: discere*, Rosemarie Lühr, *Das Formans lat. -ā- in Nomen und Verb*).

Partea de epigrafie – aproximativ o treime din întregul conținut al acestui volum omagial – este reprezentată de Birgit Christiansen, cu un studiu despre formulele de sancționare și blestemele din inscripțiile funerare lyciane (*Typen von Sanktionsformeln in den lykischen Grabinschriften und ihre Funktionen*), de Robert Nedoma, cu un articol despre inscripția *Matronae Aviaitinehae* și de Velizar Sadovski, cu o paralelă între formulele ritualice în imnurile vedice și Avesta iraniană (*Ritual Formulae and Ritual Pragmatics in Veda and Avesta*). De asemenea, sunt prezentate și câteva considerații privind anumite inscripții descoperite recent: Stefan Schumacher, *Eine neue venetische Inschrift aus Ampass bei Hall in Tirol*, Günter Schweiger, *Fragment einer weiteren neuen altpersischen Inschrift aus Susa*, David Stifter, *Neue Inschriften in norditalischer Schrift aus Österreich*, Martin Seyer și Recai Tekoğlu, *Das Felsgrab des Stamaha in Ostlykien – ein Zeugnis für die Ostpolitik des Perikle vom Limyra?*

Pe lângă semnalarea acestor noi contribuții în domeniul indo-europenisticii și al literaturii epigrafice, scurta prezentare de mai sus are și rolul de a releva faptul că cele 33 de articole incluse în acest volum, acoperind o arie extrem de extinsă din punct de vedere tematic și metodic, reflectă, de fapt, în acest context omagial, diversitatea preocupărilor științifice ale lingvistului Heiner Eichner.

Ana-Maria Prisacaru
*Institutul de Filologie Română „A. Philippide”, Iași
 România*

Sorina POPESCU, **Virginia Woolf, tăcere și individualitate**, Timișoara, Editura Eubeea, 2011, 180 p., ISBN 978673-224-973-9.

Oferind o perspectivă serioasă și pătrunzătoare asupra teoriilor tăcerii și individualității, cartea Sorinei Popescu le aplică în trei dintre romanele Virginiei Woolf: *Doamna Dalloway*, *Spre far* și *Valurile*. În *Cuvânt înainte*, autoarea îi mulțumește profesorului de literatură comparată și coordonatorului lucrării sale de licență, Ilie Gyurcsik. Tema cărții de față este și tema lucrării de licență a autoarei, care i-a trezit interesul de timpuriu: tema tăcerii, mai precis a relaționării, a modului „în care tăcerea rupe aceste relații, comunică sau refuză să comunice” (p. 5). Planul lucrării prezintă pe scurt capitolele (în număr de patru, la care se adaugă concluziile) și conținutul acestora.

Capitolul I, introductiv, oferă, așa cum arată și titlul (*Motivul tăcerii – preliminarii teoretice*), o perspectivă asupra teoriilor tăcerii în literatură. În primul subcapitol ni se prezintă două tipuri de tăcere: tăcerea textului (elipsa) – reprezentată prin punctuație, elipsă a cuvintelor sau cuvinte aparent tăcute – și tăcerea antropologică – manifestarea sa în contextul relațiilor umane.

Sorina Popescu folosește abordarea Verei Călin din *Omisiunea elocventă* și cea a lui David Le Breton din *Despre tăcere*. Primul tip de demers se referă la morfologie, sintaxă, dar și la conținut. Prin tăcere, în textul modern, se ajunge însă la mai multe sensuri, iar cititorul are, astfel, o mare libertate de interpretare. Cuvântul înseamnă limitarea sensului, îngrădirea imaginației. La Virginia Woolf, potrivit Sorinei Popescu, tăcerile sunt „naturale, reale” (p. 15), ele „scot în evidență relațiile și lipsa de relații, comunicarea și imposibilitatea de comunicare dintre personaje” (p. 16). În accepțiunea lui Le Breton, tăcerea poate însemna un eșec al conversației, care se transformă în monolog, o gândire profundă, o relație de subordonare (în cazul femeii), un protest, dar și libertate de gândire, ambiguitate, poate fi benefică sau nu pentru individ atunci când se refugiază în ea (oferă creativitate sau poate fi oprimentă), poate fi vorba de un secret sau de tăcerea terapeutului în cadrul unei ședințe de psihanaliză (care poate duce la încredere și la acceptarea problemelor pacientului), poate fi vorba de tăcerea naturii, poate fi liniștitoare sau poate inspira frică... În replică, cuvântul este văzut „ca element de socializare a individului” (p. 22). Subcapitolul despre motivul tăcerii în literatură prezintă diferite aspecte ale tăcerii și în alte opere. Spre exemplu, în *Robinson Crusoe*, autoarea identifică încercările personajului de a „exorciza” prin activitățile sale tăcerea și singurătatea de pe insulă, în vreme ce din *Procesul* transpare absurdul ca urmare a trecerii sub tăcere a unor detalii care ar motiva anumite acțiuni. În *1984*, „tăcerea este impusă de sistemul totalitar” (p. 31), iar despre opera lui Beckett se poate spune că „reduce la tăcere toate aspectele literare” (p. 32).

Capitolul al II-lea prezintă diverse ipostaze ale tăcerii din romanul *Doamna Dalloway*: tăcerea ca intimitate („un element de echilibru pentru ceea ce am numi antitetic societate”, p. 43), tăcerea ca libertate, tăcerea ca solitudine („intimitate alterată”, cum o

numește Sorina Popescu), tăcerea impusă (și aici este vorba de aspectul feminist – de reducerea la tăcere). Cuvântul e asociat cu regulile societății, deci cu restricțiile, astfel fiind restricționată și „dorința de relaționare umană” (p. 45). Sunt avute în vedere și alte caracteristici ale romanelor Virginiei Woolf, cum ar fi diferența dintre stilul ei și cel al lui Joyce. La Woolf, gândirea incoerentă e ordonată, controlată cumva de autor și prezentată clar cititorului, spre deosebire de Joyce. Tot spre deosebire de Joyce, la Woolf relaționarea cu exteriorul e parcursă din interior spre exterior, nu invers. Sorina Popescu aduce în discuție și povestirea *Un roman nescris*, unde tăcerea apare sub forma unor goluri care vor fi umplute cu ajutorul unor moduri diferite de a interpreta. În al doilea subcapitol este tratată relația cu individualitatea, care transpare din titlul subcapitolului: *Verticalitate individualizatoare și orizontalitate unificatoare*. Identificând „paradoxul individualității și unității”, Woolf îl numește „tunneling process” (p. 53), concept care se referă la descoperirea profunzimii personajelor, la „sondarea pe verticală a conștiinței individuale” (p. 53). Este discutat și conceptul de memorie involuntară, care depinde de individualitate: amintirile sunt unice pentru fiecare personaj. În ceea ce privește unificarea, aceasta este realizată prin stil, același stil narativ fiind observat la fiecare personaj. Londra, spațiu al libertății, al anonimatului, protejează astfel individualitatea. Big Ben, care atrage atenția mai multor personaje, le unifică, „prin reproiectarea lor în timpul obiectiv” (p. 61).

Capitolul al III-lea, *Spre far*, discută mai întâi aspectul sintetizator al tabloului lui Lily Briscoe în ceea ce privește tema tăcerii, a individualității, a relațiilor umane. Tabloul sintetizează microcosmul familiei Ramsey și reprezintă „ imaginea vizuală a textului” (p. 72). Nefolosind cuvinte, imaginea poate exprima mai multe, este plurivalentă. Lily încearcă să se detașeze de percepția subiectivă și să privească obiectiv. Ca artist, Lily reprezintă alter ego-ul Virginiei Woolf și sinteza ei reflectă construcția romanului. Ea încearcă să facă legătura între doi poli opuși, domnul și doamna Ramsey (și ca artist, Lily va realiza perspectiva androginică). Sorina Popescu oferă atât versiunea originală, cât și traducerea unor fragmente din Woolf și comentează și tehnicile de traducere; limba engleză se dovedește mai expresivă, atât în exemplele din acest capitol, cât și în capitolul următor. Urmează prezentarea unor situații concrete unde „tăcerea își face loc fie în relațiile dintre personaje, în așa-zisul « dialog », fie ca expresie a rapidității cu care se desfășoară fluxul gândirii sau ca refuz de acceptare a unei realități nefavorabile” (p. 83). Este evidențiat apoi rolul naturii ca „imensă tăcere” (p. 94). În privința aspectului unității și individualității, concluzia autoarei este că acestea nu sunt clar delimitate, nu există nici în formă pură, dar nici nu se suprapun complet: ele doar se intersectează, ca două cercuri care nu se suprapun perfect.

Capitolul al IV-lea, *Valurile*, insistă pe ideea perfecțiunii acestui roman, care reprezintă, conform criticilor, „apogeul creativ și experimental” (p. 127) al Virginiei Woolf. Aceasta se datorează modului în care e reprezentată conștiința personajelor. Woolf „s-a întrupat în personaj” (p. 128) și a trăit povestea alături de fiecare din personaje. *Valurile* este un roman al tăcerii. Nu există dialog sau adresare directă între personaje, de fapt. Cuvântul nu e folosit pentru a comunica, ci pentru a acoperi tăcerea. Sorina Popescu compară *Valurile* cu o piesă de teatru absurd și, de fapt, criticii sunt de părere că, pe scenă, personajele lui Woolf ar putea apărea condensate într-unul singur, ca în teatrul absurd, ca în piesa *Iona* a lui Marin Sorescu. Aceasta pentru că presupusul personaj ar avea un dialog cu sine, s-ar dedubla, ar putea trece în postura celuilalt. Personajele lui Woolf par a avea un dialog, însă aceasta e doar o aparență. Woolf însă sugerează că tăcerea poate fi mai comunicativă decât dialogul, în sensul că ea reprezintă o convergență a unor idei spre un centru comun. În ceea ce privește natura, „interludiile descriptive pot fi considerate replici ale naturii la viața personajelor, completând golurile semantice” (p. 147). Concluzia capitolului este că „la nivel uman, ființa este și ea un microcosm, concentrând în sine întregul univers” (p. 167).

Concluziile cărții oferă legătura între tema tăcerii și cea a individualității la Woolf. În romanul *Doamna Dalloway*, tăcerea ca intimitate reprezintă o afirmare a individualității,

libertatea fiind posibilă doar în momente de singurătate. În *Spre far*, datorită perspectivei androginice, avem de-a face cu o tăcere individualizatoare și cu una unificatoare, sintetizate în tablou. Roman al tăcerii, *Valurile* ne dezvăluie o adâncime a gândirii, o intimitate a personajelor. Astfel, capitolul conclusiv al lucrării explică legătura strânsă între tema tăcerii și tema individualității, iar cartea contribuie la înțelegerea acestor două teme în opera Virginiei Woolf, privity în lumina interconexiunii lor.

Irina-Ana Drobot
Universitatea Tehnică de Construcții, București
România

Marius SALA, 101 cuvinte moștenite, împrumutate și create, București, Editura Humanitas, 2010, 250 p., ISBN 978-973-50-2786-5*.

Făcând parte din colecția „Viața cuvintelor”, cartea intitulată *101 cuvinte moștenite, împrumutate și create* își propune să prezinte aspecte importante referitoare la cuvinte, cu o privire specială asupra cuvintelor românești – aspecte tratate în două secțiuni distincte, intitulate sugestiv *Despre cuvinte, în general*, respectiv *Despre cuvintele românești, în special*. Materialul propriu-zis este precedat de argumentul autorului cu privire la volumul de față (primul din colecție) și la colecție în ansamblul său, prezentând, într-un mod dinamic, diferite informații cu privire la originea și evoluția cuvintelor românești, care parcurg „trei etape: nașterea, viețuirea și moartea” (p. 10), și este urmat de o bibliografie selectivă, un microtest în care pot fi valorificate informațiile studiului de față și un indice destul de amplu de cuvinte românești, inclusiv din dialectele sud-dunărene (aromân, meglenoromân și istroromân).

În prima parte, organizată în cinci capitole (*Ce este etimologia, Certificatul de naștere al cuvintelor, Apariția cuvintelor, „Viețuirea” cuvintelor și „Moartea” cuvintelor*), Marius Sala se oprește la domeniul lexicologiei generale, punând accent pe etimologia privită, în sens metaforic, ca „eliberarea certificatului de naștere al unui cuvânt” (p. 19), iar, în sens științific, ca „ramura lingvisticii care stabilește originea unui cuvânt prin explicarea evoluției lui fonetice și semantice” (p. 19). Dincolo de definirea disciplinei, se face un scurt istoric al etimologiei ca știință, începând cu cercetările unor lingviști, străini (H. Schuchardt, J. Gilliéron, Leo Spitzer, Walter von Wartburg și J. Malkiel, H. Tiktin) sau români (A. de Cihac, B. P. Hasdeu, Al. Ciorănescu, S. Pușcariu, I.-A. Candrea, Ov. Densusianu, Gh. Adamescu, L. Șăineanu și A. Scriban). Așa cum remarcă însuși autorul lucrării, cercetătorii care se ocupă cu studiul lexicologiei ar trebui să-și îndrepte atenția asupra unei lucrări deosebit de importante, și anume: *Dicționarul limbii române* (DLR), editat în perioada 1913–1949 (seria veche), apoi din 1965 până în prezent (seria nouă). Totuși, există și cercetători care utilizează *Dicționarul explicativ al limbii române* (DEX), (1975, reeditat 1998), la care ar trebui să se apeleze doar ca mijloc de control, întrucât oferă informații primare și de cele mai multe ori lipsite de consistență științifică.

În al doilea capitol se prezintă cum iau naștere cuvintele; pentru stabilirea etimonului, lingviștii consultă dicționarele limbii române, descoperind etimologia directă sau indirectă a cuvintelor. La baza etimologiei directe stau două criterii fundamentale: criteriul fonetic (formal) și cel semantic (conținut), precum și unele criterii auxiliare: criteriul geografic, cel funcțional, cel semantico-onomaseologic, cel istorico-social și, în sfârșit, cel al comparației. Marius Sala este de acord cu Sextil Pușcariu în privința apariției cuvintelor ca o necesitate:

* Recenzia a fost redactată în cadrul proiectului POSDRU 88/1.5/S/47646, cofinanțat din Fondul Social European, prin Programul Operațional Sectorial Dezvoltarea Resurselor Umane 2007–2013.

„cuvintele apar când este nevoie de ele” (p. 34). Autorul exemplifică două procedee de îmbogățire a vocabularului: **creația internă**, ca procedeu de formare a cuvintelor cu ajutorul sufixelor (*aurar* < lat. *aurarius*) și al prefixelor (*a desface* < lat. *disfacere*) și **împrumuturile** care pot fi directe, rezultând din contactul dintre limbi (*restaurant, whisky, cocktail, champagne* etc.) și indirecte, adică cuvinte care „au călătorit prin diverse limbi” (p. 54). Aceste împrumuturi indirecte provin din limbi europene care au la bază latina (*alcazar, bielă, bolero, soclu, stres, umor* etc.), greaca (*cremă, persoană, prosop*), germana (*archebuza, aspirină*), olandeza (*bulevard, chermeză, crab, dig, macrou, matelot* etc.), dar provin și din alte limbi, cum ar fi ebraică (*amin, heruvim, înger, osana*), vechea egipteană (*alabastru, barcă, canapea, chimie*), arabă (*algebră, algoritm, zero*), sanscrită (*camfor, caravană, junglă, opal, safir, șacal*), persană (*azur, calic, cearșaf*), chineză (*caolin, ceai, satin*), japoneză (*gheișă, soia*), hindî (*culi, iută, piper, polo*), malaeză (*bambus, urangutan*), africană (*banană, ghata, tainó*² (*hamac, savană, yucca*), aztecă (*cacao, ciocolată, tomată*), quechua³ (*coca, condor, lamă, puma* etc.), tupí-guaraní⁴ (*jaguar, piranha, tapiocă, tapir*), algonkină⁵ (*mocasin, oposum, tobogan*) și eschimosă (*caiac, hanorac, iglu*).

Un capitol interesant e dedicat „viețuirii” cuvintelor (p. 93). Cuvintele stabilesc relații formale cu cele formate prin derivare cu afixe (sufixe și prefixe) sau prin compunere (de exemplu, *casă, a se căsători, căsătoriu* „cap de familie”), organizându-se și după înțelesuri (de exemplu, *casă*, cuvinte ce denumesc tipuri de case: *arcea, bojdeucă, bordei*, derivate: *bordeiaș, bordeian*, cuvinte ce denumesc părți ale casei: *stâlp, temelie, acoperiș* etc., cuvinte cu sensuri figurate: *soț, soție, căsătorie, mire, mireasă* etc.). În continuare, sunt prezentate următoarele câmpuri semantice: termeni pentru corpul omenesc (*ficat și mai*⁶; *ceafă; gât, grumaz, gușă; mărul lui Adam, buză; pântece, burtă, foale; vână, venă; rinichi, rărunchi; barbă, măsea, inimă, coapsă* etc.); nume de animale, considerate un „câmp relativ închis, dacă privim evoluția acestuia de la latină la română” (p. 109) (*bou și vacă; porc și scroafă; oaie, berbec, arete; castor, breb, biber; cerb, lup*⁷); nume de culori (*alb, negru, verde, vânat, bleu, brun, gri* etc.); termeni din domeniul culinar, pe care-i grupează astfel: moșteniți din latină (*aluat, azimă, cir, turtă*), de origine turcă (*chiftea, ciulama, iahnie* etc.), de origine greacă (*pandişpan, pricomigdală, salată*), de origine franceză (*ruladă, pane, sote, brioșă, profiterol, antreu, pricot, biscuit, savarină, omletă*); de origine germană (*ștrudel, tort, chiflă*); nume de legume, fructe, plante aromate (*cartof, maghiran, șvarț*); nume de mâncăruri de sărbători: de Crăciun (*caltaboș, cărnați, colac, cozonac, piție, sarmale, tobă* etc.), de Paști (*drob*); termeni din domeniul vestimentației (*ciubotă, cizmă, croitor, nădrag, pantalon, raglan, spențer*). În opoziție cu viața cuvintelor stă „moartea cuvintelor” (p. 155), provocată de inutilitatea unor termeni, „fiindcă noțiunea pe care o denumesc nu mai este cunoscută” (p. 155). Dintre cuvintele dispărute, dar care „au lăsat urme” (p. 158), Marius Sala menționează: *auș, cătușă, lăpuș, mătușă, mazăriche și sănătos*.

A doua parte a lucrării se referă la cuvintele românești, autorul având în vedere mai ales lexicul românei literare (standard), printre care cuvintele latinești moștenite de toate limbile romanice, așa-numitele „cuvinte panromanice” (p. 178) (*a lega, a muia*), dar și sensurile acestora (*foale, pasăre, tare, tânăr, a vindeca*). Există termeni latinești care se

² Această limbă era vorbită, la venirea spaniolilor, în Haiti, Santo Domingo, Puerto Rico, Cuba și Jamaica, astăzi ea fiind considerată dispărută.

³ Limbă vorbită în America de Sud de aproximativ 6 milioane de oameni.

⁴ Limbă vorbită în Paraguay și în unele provincii din Argentina și Brazilia.

⁵ Limbă vorbită în America de Nord.

⁶ Trebuie să remarcăm că, în cadrul unui câmp, pot exista atât un cuvânt, cât și o serie sinonimică.

⁷ Lingvistul preferă să le ia împreună pentru a marca deosebirea dintre animal de pădure și de câmp, dar și pentru a face o distincție între sexul acestora, marcat prin sufixe moționale: *arici-aricioaică, cerb-cerboaică, iepure-iepuroaică, lup-lupoaică, urs-ursoaică*.

păstrează doar în anumite limbi romanice, printre care și româna (*biserică, a fierbe, frumos, a mânca, orb, văr, vitreg, vulpe* etc.), sau doar în română (*creștin, împărat, mare, oaie* etc.). Aparțin apoi substratului traco-dac (circa o sută treizeci de cuvinte) termeni referitori la natură: vegetație (*brad, coacăză, mazăre, sâmbure, spânz*), faună (*balaur, ghionoaie, ciut, cioară, murg, năpârcă, șopârlă, șap, viezure*), configurația terenului (*groapă, mal*). „Mare importator de cuvinte” (p. 193), limba română împrumută din greacă (*broatec, cir, ciump, frică, plai, sturz*); din germană (*parizer, rapăn, strănut, șlapi, ștrudel*); din superstratul vechii slave (*bici, boală, bogat, cioban, clește, cocoș, nevastă*); din slavonă (*ispită, a sfinți, stolnic, vornic* etc.); din neogreacă (*argat, chivernisi, stafidă*); din limbile slave (*babă, bolnav, ciudat, cocină, crac, grozav, horodiște, mojić* etc.); din limbile romanice occidentale (*deputat, flanelă, limonadă, maestru, omagiu* etc.); din limba romană (*baftă, barosan, gagiu, lovele, mișto, șucar*); din engleză (*club, five o'clock, high-life, market, șampon*); de origine turcică sunt cuvintele *basma, bursuc, catâr, ciorap, dovleac, dud, odaie, pătlăgea, salcâm, tavan* etc. Autorul menționează și cele mai recente împrumuturi (*bungalow, coca, condor, kaki, jaguar, jungle, piranha, polo, pidgin* etc.).

Româna este „creator de cuvinte” (p. 221), mai ales prin derivare cu sufixe și prefixe (*arătură, arboret, cepar, a îngrășa*), prin creații expresive (*a hârșii/hârșâi, a șovâlcâi*, create de la interjecțiile *hârș!*, respectiv *șovâlc!*) și de la nume proprii (*joben*, de la numele pălărierului francez Jobin; *penteleu*, de la numele localității unde se produce brânza; *brașoave*, de la numele orașului Brașov), dar și „exportator de cuvinte” (p. 226), în special din terminologia pastorală (*brânză, găleată, mioară, puțină, urdă, vătui*, apoi cuvântul *mămăligă*, prezent în unsprezece limbi, sau termeni de cultură modernă: *abonament, album, bulevard, vizită, vot* etc.)⁸.

Lucrarea de față, care se adresează unui public larg, își asumă (și își îndeplinește) rolul de a introduce cititorul în lumea fascinantă a cuvintelor, vorbind despre modul în care apar („se nasc”) sau dispar („mor”) acestea.

Cristina-Mariana Lungu-Cărăbuș
Universitatea „Alexandru Ioan Cuza”, Iași
România

Petronela SAVIN, Universul din lingură: despre terminologia alimentară românească [‘A Whole Universe in a Spoon: Romanian Food Terminology’], Iași, Institutul European [‘The European Institute’ Publishing House], 2012, 194 p., ISBN 978-973-611-862-3.

A Whole Universe in a Spoon: Romanian Food Terminology, Iași, “The European Institute” Publishing House, 2012, written by Petronela Savin, draws the attentions from the very title on the Coșerian orientation of food terminology approach by reference to the larger context of cultural anthropology. In fact, as Stelian Dumistrăcel points out in the preface, the book is based on the relation between work and language, combined with Fernand Braudel’s theory about the relation between man and environment, but also with the three basic elements reflecting the structures of everyday life as they were mentioned by the same Eugen Coșeriu: „building and using a house, making clothes and preparing food” (p. 10).

I must also mention that “the study of language in the context of culture’s universality” that the author talks about in the *Foreword* involves several interdisciplinary fields such as: lexicology, etymology, onomasiology, linguistic and cultural anthropology or stylistics.

⁸ Există și cazul „cuvintelor cu dus și întors”, numit și „allers et retours”, de exemplu, cuvintele *grindă* și *hârleț*, importate din bulgară în română, au fost exportate ulterior în bulgară (p. 228).

Starting from Coșeriu's theories on language, combined with R. Galisson's ideas on the relationship vocabulary-culture, Petronela Savin aims at underlining „the cultural models established in Romanian at the food terminology level” (p. 18). Using a complex bibliography, she settles a comprehensive inventory of the main terms in food field, which are described according to their age and source language. Besides the description of the main influences on Romanian, the author also provides an interesting interpretation of this phenomenon. For example, the large number of English terms in nowadays Romanian is explained as „the result of consumer culture world-wide spreading and... a true linguistic «fashion»” (p. 74).

The next chapter of the book lists the main terms of food terminology according to some thematic criteria, also presenting their etymology. Still, the applicative approach turns out to be even more interesting than the theoretical one. Petronela Savin mirrors the discourse of the menus in two distinctive restaurants in Romania: a luxurious one, Lloyd, in Timișoara, and a traditional one, Bolta Rece [The Cold Cave], in Iași. Her analysis involves a comprehensive approach, combining elements from different fields such as: the analysis of the discourse, anthropology, manipulation theory or marketing. The comparison of the two discourses reveals different sales strategies. In the first case, Lloyd uses sophisticated labels for its products, while The Cold Cave prefers traditional terms, suggesting that all the foods are home-made. One must notice that sometimes the food terminology used by both restaurants hides the same reality (product) under distinctive labels, promoted and sold in different ways, according to the marketing policy of those restaurants.

It is worth keeping in mind that a separate subchapter of the book, *Ethno-stylistic Functions of the Food Discourse in 19th century Prose*, is dedicated to the relationship between food terminology and literature. Here, food terminology is analyzed in the literary works of three Romanian representative writers: Ion Creangă, Nicolae Filimon and I. L. Caragiale. Their prose is interpreted in terms of two distinctive discourses: a rural and an urban one. Yet, the criterion is not fully exploited since life at the beginning of the 19th century as presented by Nicolae Filimon is highly different from the one illustrated by I. L. Caragiale. On the other hand, the transition from Orient to Occident is more evident in the works of other authors such as Constantin Negruzzi and Vasile Alecsandri, where Petronela Savin could have found a large number of food terms meaningful for the Western influence in the Romanian provinces. Caragiale's fictional world must be understood as a terminus point in this evolution process, the Greek terminology being a reminiscence of the world described by Filimon. Food imagery in *Ciocoii vechi și noi* [*The Old and Young Upstarts*] suggests the mentality of the period, while in Caragiale's prose it describes “a new world”. Petronela Savin believes that both cases could be interpreted as “a form of critical detachment from the urban class”, without separating the distinctive literary features of each writer. Moreover, we must remember that one can hardly speak of a proper urban-class around 1821 in The Romanian Principalities under Turkish domination.

Significant for the traditional village, food terminology in Ion Creangă's literature is considered illustrative for the Moldavian area and analyzed in its denotative dimension. Yet, Petronela Savin could have used as a counterpart examples from Ioan Slavici's prose to cover the other important Romanian region, Transylvania. Thus, the analysis remains at the denominative level, neglecting a major point of interest: the connotative aspect, extremely important for literature. To understand the limits of a merely denotative approach of food terminology in Creangă's prose it is worth mentioning a famous passage in *Moș Nichifor Coțcariul* [*Crafty Old Nichifor*], the one about nun Evlampia. When dealing with the term “milk”, Petronela Savin doesn't point out the figurative meaning of the syntagm „a bea lapte de la o singură vacă [“to eat milk from a single cow”], which is by far different from the meaning of milk in everyday terminology. In my opinion, an interpretation covering both the

denotative and the connotative meaning of food terminology would have given the reader a more complete image of the expressive value of Romanian language.

Printed in French as well (under the title *Un univers dans une cuillère. Sur la terminologie alimentaire du roumain*), the book stands for an important contribution in the struggle to set the Romanian food terminology in the European family where it belongs. At the same time, this work proves that Petronela Savin is one of the best linguists in the new generation and a specialist in the field of onomasiology. Her contribution must therefore be acknowledged as a landmark in contemporary Romanian linguistics.

Adrian Jicu
The “Vasile Alecsandri” University of Bacău
Romania

C. George SĂNDULESCU, Two Great Translators into English – Levițchi and Duțescu – Two Personalities to Remember, București, Editura pentru Literatură Contemporană [Contemporary Literature Press], 2010, 50 p., ISBN 978-606-92387-4-5 (<http://mttlc.ro/editura/>).

The book opens with an introduction by professor Lidia Vianu, entitled *Translation – This Mapping of the Mind*. From this introduction we find out that professors Dan Duțescu, Leon Levițchi and George Săndulescu were her teachers in the late sixties. These teachers were very passionate about their work and very inspiring. Professor Levițchi was very much concerned with the translation of poetry, while professor Duțescu is described as a poet. Professor Lidia Vianu owes to Professor C. George Săndulescu her interest in British Modernism and Joseph Conrad. The book was written by professor Săndulescu with the occasion of the commemoration of 20 years since the deaths of professors Levițchi and Duțescu. As professor Sandulescu claims, “both Levițchi and Duțescu had the same professional orientation: just like myself, their attention was equally divided between English Literature and English Language, with special focus on the heavyweights of Poetry” (p. 7). This statement is significant for the approach which is proposed in this book to the issue of translation. Studies in both language and literature are necessary for a good translation.

Professor Săndulescu stresses out the following qualities of a translator and of a translation, as learnt from professors Levițchi and Duțescu: integrity, precision, excellence, and equivalence (p. 8). Professor Săndulescu lets us know that in his days, translation could not be chosen as a topic for a PhD thesis, while nowadays this is definitely possible. Professor Săndulescu offers the English translation side by side with the Romanian version of Eminescu’s poem *Luceafărul (Hyperion)* as was done by Professor Leon Levițchi. This example of translation is followed by professor Duțescu’s translation into English of *Meșterul Manole* ballad as written by Vasile Alecsandri. Once again, Romanian and English versions are side by side, easy to compare. The book offers both an account of the exemplary work in translation by professors Levițchi and Duțescu and of the issue of fidelity in translation. In fact, the author uses more powerful terms, such as integrity, as opposed to a corrupt text. We come to realize that there is hard work behind translations. Sometimes we tend to think that the original is more valuable, that translations are like copies. In some cases, translators do not need just knowledge of the language, or languages they work with. They also need to have literary talent, to be poets, to understand the way poetry techniques work, like Levițchi or Duțescu.

In the Appendix, the author offers a useful overview of the issue of translation. He presents important features that should be taken into account, together with detailed analysis of tricky aspects of language that become a problem to translate. We find out about both good and bad sides of Samuel Beckett, who translated his own work but who also made some mistakes. The book tries to be of help to today's translators; we may learn from looking at a very good example of translation as well as from being told about what a translation should not be like. We need both good and bad examples. We should learn from other's mistakes too. The book's style is very clear and very friendly. It offers kind advice and useful information. The author also leaves us to reflect on some issues, such as on how to translate some proverbs.

To conclude, this book serves several purposes: to commemorate professors Levițchi and Duțescu, and to share their findings and perspectives on translation studies, which may be used both theoretically and practically by the readers.

Irina-Ana Drobot
*Technical University of Civil Engineering Bucharest,
 Department of Foreign Languages and Communication
 Romania*

Iolanda STERPU, **Limba română pentru străini. Gramatică și exerciții**, Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2012, 368 p., ISBN 978-973-703-756-5.

Limba română pentru străini. Gramatică și exerciții este o versiune dezvoltată (cu migală, de către un profesor exigent și perfecționist) a unui manual publicat în 2004, extrem de apreciat și de căutat de mulți străini: studenți în anul pregătitor, studenți ERASMUS, persoane înscrise la cursurile de vară „Limbă, cultură și civilizație românească” organizate de Universitatea „Alexandru Ioan Cuza” din Iași și, deloc în ultimul rând, studenți la mari facultăți din Franța, unde disciplina Limba română este inclusă în *curriculum* și unde autoarea cărții a funcționat mulți ani ca lector.

De dimensiuni impresionante (peste 350 de pagini format A4), cartea Iolande Sterpu propune un set amplu și complex de cunoștințe (riguros dispuse și logic organizate) trebuind să fie transmise în mod activ și susținut străinilor care doresc să învețe limba română. Cele 27 de capitole schițează un traseu coerent, cu „stații”/„etape” menite să sprijine (atât prin informații limpezi despre funcționarea sistemului limbii române, cât și prin aplicarea-exersarea-integrarea acestor date teoretice grație exercițiilor variate) dobândirea gradului de *competență-performanță* stabilit drept țintă. *Cheia exercițiilor* este un adjuvant prețios pentru utilizatori (permițându-le *feed-back*-ul necondiționat de prezența unui cadru didactic), iar cele 9 anexe (printre care un glosar al celor mai des folosite verbe românești, cu traducerea lor în două limbi de largă circulație – engleza și franceza) sunt și ele foarte utile.

Limba română pentru străini. Gramatică și exerciții este nu doar un instrument de lucru foarte valoros și eficient, meritând să fie larg difuzat și folosit, ci și un model de proiectare științifică a unei munci serioase și înalt intelectuale, care, din păcate, se mai întâmplă (la noi) să fie privită condescendent (și chiar practică uneori „la inspirație”, diletant, superficial), întrucât domeniul vizat – predarea limbii române ca limbă străină – poate *părea* neproblematic, ușor accesibil mai oricărui vorbitor nativ de română. Dovedind

un profesionalism veritabil, de substanță, Iolanda Sterpu refuză (pe bună dreptate) orice posibil complex de inferioritate, înfruntă cu răbdare și inteligență atât obstacolele și provocările implicate de activitatea (uneori ingrată) pe care o desfășoară la catedră, cât și prejudecățile care tind să minimalizeze o astfel de *lucrare*. Cartea de față este triumful binemeritat al unui specialist care își cunoaște valoarea și nu ezită să și-o afirme – calm, așezat, fără orgoliu, dar cu demnitate.

Mihaela Cernăuți-Gorodețchi
Universitatea „Alexandru Ioan Cuza”, Iași
România

**** Autour de la retraduction. Perspectives littéraires européennes,**
sous la direction d’Enrico Monti et Peter Schneyder, Orizons, 2011, 478 p.,
ISBN 978-2-296-08811-5*.

Cet ample ouvrage collectif portant sur la retraduction et les nouvelles perspectives littéraires européennes réunit les meilleures contributions du Colloque international et pluridisciplinaire organisé par l’Institut de Recherche en langues et littératures européennes à l’Université de Haute-Alsace, du 2 au 5 décembre 2009. La retraduction, phénomène de plus en plus présent dans la littérature contemporaine, est abordée dans ce volume dans une perspective théorique et pratique à la fois, afin d’offrir une image exhaustive de ses enjeux au XXe et XXIe siècle. Les coordinateurs du recueil mettent le vaste mouvement de la retraduction en relation avec le projet d’une «Bibliothèque idéale», réunissant des contributions où sont analysées les modalités de cette pratique répandue dans la littérature contemporaine et dont le rôle est de former les canons littéraires : la retraduction.

Avec un avant-propos signé par Enrico Monti et Peter Schneyder et une introduction où le premier constate la précarité d’études complexes recouvrant toute la problématique de la retraduction, le volume compte vingt-six contributions qui recouvrent une aire littéraire vaste et portent sur des auteurs et œuvres très divers. À cela s’ajoute une bibliographie qui constitue un important outil de travail pour le chercheur en traductologie ou en littérature comparée et ouvre la voie vers de nouvelles recherches.

La remarquable introduction d’Enrico Monti synthétise dans seulement quelques pages la problématique engendrée par la retraduction, à partir de la définition du domaine de recherche, en passant par les motivations de la publication du volume, par des réflexions concernant l’âge d’une traduction et jusqu’à la visibilité de la retraduction dans cette série ouverte entraînée par les retraductions successives. Enrico Monti insiste notamment sur l’objectif fixé par la publication de ce volume, soit l’élargissement du débat scientifique par les cinq sections autour desquelles sont regroupées les contributions : « Théorie et histoire de la retraduction », « Retraducteurs à l’œuvre », « Roman et nouvelle », « Poésie et théâtre », « Enjeux sociologiques ». Nous pouvons estimer que cet objectif est atteint par les auteurs des articles, qui, tout en observant la (re)traduction d’ongles différents, contribuent à une image complexe de ce phénomène.

Dans la première section, les réputés traductologues Jean-René Ladmiral et Yves Gambier reprennent et approfondissent le débat théorique sur la retraduction, leurs études

* Contribution publiée dans le cadre du programme CNCSIS PN-II-IDEI-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire), *Traduction culturelle et littérature/ littératures francophones: histoire, réception et critique des traductions*, Contrat no. 133/2011.

étant suivies par une réflexion historique sur le rapport entre écriture, traduction et retraduction, appartenant à l'helléniste André Hurst. Jean-René Ladmiraal esquisse les enjeux terminologiques et conceptuels liés à une définition de la retraduction avec des renvois au nouveau domaine de recherches qu'est l'histoire des traductions, tout en analysant les raisons qui engendrent une nouvelle (re)traduction. Ce dernier aspect est lié, comme le montre l'auteur, à la relativité supposée par la notion de « vieillissement », par rapport à laquelle Ladmiraal manifeste une certaine réticence que nous partageons : ce n'est pas la traduction qui a « vieilli », ce n'est même pas la langue, mais ce sont nos usages linguistiques qui se sont éloignés et qui font que le texte nous paraît suranné. Qu'en est-il des « grandes traductions » qui ne vieillissent pas ? Quand apparaît le besoin de retraduire ? Ce sont des questions auxquelles l'auteur formule des réponses pertinentes et inédites, dont nous retenons l'idée que la retraduction ne relève pas toujours d'un « travail du négatif », mais le désir de retraduire peut surgir également en vertu d'une identification positive aux traducteurs précédents.

Yves Gambier analyse le phénomène du point de vue des variables sociologiques et textuelles qui entraînent le besoin d'une réactualisation. La question autour de laquelle Gambier construit son intervention est « Une retraduction est-elle une nouvelle traduction ? » (p. 52), soulignant ainsi le degré d'ambiguïté qui caractérise chaque initiative de retraduction. Retour à l'original, traduction d'une autre traduction faite en une langue différente, traduction dans une même langue d'un même texte de départ, version révisée d'une traduction déjà existante, ce sont autant d'acceptations comportées par la retraduction et qui sont reprises par l'auteur de l'article. Gambier conclut sur les raisons qui entraînent une retraduction : le statut du texte original, les erreurs lexicales, sémantiques, syntaxiques, la demande d'un éditeur, la curiosité d'un nouveau lectorat, voire l'évolution des langues. Nous retenons dans son étude la volonté de répertorier les théories et terminologies proposées par des auteurs tels Anthony Pym, Antoine Berman, voire la théoricienne roumaine Irina Mavrodin.

L'initiative d'André Hurst s'inscrit dans une réflexion sur la confrontation des langues et lettres anciennes au monde moderne, par la traduction. Pour l'auteur, il y aurait un double geste de traduction : d'une part, la mise par écrit de la tradition orale, d'autre part, la traduction proprement dite. L'étude d'André Hurst, qui traite moins de la retraduction et plus de la lecture comme « traduction » en fonction du moment où elle est faite, est cependant une remarquable étude historique portant sur la traduction.

La section qui attire le plus l'intérêt du lecteur avisé est la deuxième, où quatre retraducteurs provenant d'espaces culturels différents réfléchissent sur les enjeux de leur travail, ainsi que sur les rapports avec les traductions précédentes. Ainsi, Véronique Béghain met en évidence l'apport d'une retraduction contemporaine du roman *Villette* de Charlotte Brontë, qui s'inscrit, d'après la traductrice, dans le renouveau critique dont fait objet l'œuvre de l'écrivaine britannique. Dans la contribution de Véronique Béghain, qui devient un argumentaire plaidant en faveur de la retraduction, l'auteure met notamment en discussion le problème de la traduction des références culturelles, le plurilinguisme et la polyphonie du texte, ou le binarisme lexical.

Dans « Les errances d'*Ulysse*, ou *Ulysses Astray* », Bernard Hœpffner s'interroge sur les raisons d'une retraduction en français du roman de Joyce en 2004, soixante-quinze ans après la première traduction. Mais le débat s'ouvre sur les arguments de la retraduction des classiques en général, et surtout sur les enjeux de l'entreprise d'une traduction collective. Bernard Hœpffner, un des neuf traducteurs qui ont travaillé à la retraduction d'*Ulysse*, considère que par la retraduction le texte acquiert une existence de plus en plus forte. Dans le cas du roman de Joyce, Hœpffner conclut sur un élément central autour duquel a été organisée la retraduction : l'oralité qui caractérise cet ouvrage.

Ida Porfido aborde un cas particulier de retraduction : la (re)traduction de Flaubert en italien. L'auteur compare deux versions d'*Un cœur simple*, dont la dernière appartient à

l'écrivaine, Lalla Romano, initiative qui s'inscrit dans un projet éditorial d'écrivains traduits par des écrivains. Les conclusions qu'Ida Porfido, elle-même traductrice de Flaubert, tire après une analyse rigoureuse, montrent que la retraduction signée par l'écrivaine adhère davantage au texte de départ. Chiara Montini illustre dans sa contribution un de ces cas où la retraduction n'est pas désirable, mais elle devient nécessaire, étant donné que les premières traductions ont été peu attentives à la poésie de l'auteur. C'est le cas exemplaire de la traduction en italien de l'œuvre de Samuel Becket, qui a demandé une retraduction plus ouverte et plus respectueuse, dans le sens bermanien, éthiquement et esthétiquement. Ainsi, la retraduction devient, comme le montre admirablement l'auteure dans les conclusions, une façon de militer contre des préjugés culturels et politiques qui déterminent des critères dépassés ou figés.

Quatre des genres littéraires les plus importants occupent un espace assez équilibré dans le recueil. Ainsi, le roman, la nouvelle, la poésie et le théâtre font chacun le sujet d'analyse de la partie centrale du volume, où sont réunies quinze contributions qui croisent différentes langues et cultures d'Europe. Dans un premier temps, nous retrouvons des études de cas de retraductions de contes (le cas de la retraduction de *Cendrillon* en anglais, illustré par Martine Hennard Dutheil de la Rochelle), d'auteurs tels Marcel Proust ou Marguerite Duras, (re)traduits en polonais (Joanna Górnkiewicz et Joanna Jakubowska-Cichon), les traductions françaises du roman espagnol de Miguel Delibes (Felipe Aparicio Nevado), ou de l'écrivain italien Dino Buzzati (Cristina Vignali-De Poli). La traduction d'une retraduction (Tania Collani), la traduction de textes « féministes » (Rotraud Von Kulesa), ou la traduction intemporelle (Françoise Wuilmart) complètent un ample tableau de la retraduction de la prose.

Globalement, les analyses fournies par les auteurs cités plus haut retrouvent les lignes générales proposées par les premiers théoriciens de la retraduction, dont Paul Bensimon et Antoine Berman semblent être les plus cités. La démarche suivie par la plupart des auteurs est l'analyse comparative des traductions, qui entraîne des conclusions différentes, en fonction de la nature du texte et des raisons qui ont demandé la traduction. Si Martine Hennard Dutheil de la Rochelle montre que par la retraduction en anglais du conte de Perrault, l'œuvre de l'auteur devient plus orientée vers le public jeune, réactualisant ainsi le conte et sa morale, la contribution de Joanna Górnkiewicz met en évidence le rôle du (re)traducteur en tant qu'auteur.

Dans les contributions est également signalé l'échec de différentes traductions qui circulent à présent, aspect qui réitère le besoin d'une retraduction. Tel est le cas des deux traductions en polonais du roman *L'Amant* de Marguerite Duras, montré par Joanna Jakubowska-Cichon. C'est autour du même problème que se construit la contribution de Felipe Aparicio Nevado, qui porte sur les traductions françaises du roman *El Camino*, ou la contribution de Cristina Vignali-De Poli, qui, après une analyse comparative des traductions et retraductions des écrits de Dino Buzzati, attire l'attention sur le besoin de retraduire pour réapprendre à lire cet auteur. La retraduction en tant que relecture est associée par Françoise Wuilmart (« Traduction et prise de sens... *Effi Briest* aux mains de trois générations ») au problème du vieillissement d'une traduction.

Dans la section suivante du recueil sont analysés les enjeux de la (re)traduction de la poésie et du théâtre. Le défi de (re)traduire le poète autrichien Georg Trakel en français offre à Peter Schneider la possibilité d'observer que traduire la poésie équivaut à l'interpréter. Les différentes traductions des poèmes baudelairiens en polonais représentent pour Jerzy Brzozowski (« Cette *Passante* qui revient toujours : les joies et les chagrins de l'anthologiste ») autant d'expériences créatives, d'autant plus que l'auteur de la contribution observe un aspect qui échappe souvent aux chercheurs : la dialectique créée entre la (re)traduction et les tendances dominantes de la poésie contemporaine. L'abondance des (re)traductions représente un continuel chemin vers l'accomplissement. C'est l'idée

bermanienne reprise par Franca Buera dans sa contribution portant sur les nombreuses traductions des poèmes d'Apollinaire en italien. La faillite d'une traduction est un thème abordé par Fabio Regattin dans son étude portant sur les trois traductions de *Cyrano de Bergerac* en italien.

Étant donné que dans le cas des poèmes la meilleure traduction semble être celle donnée par le poète lui-même, Peter André Bloch illustre le cas du poète alsacien André Weckmann, qui traduit ses propres poésies en français et en allemand. De nombreux aspects intéressants sont soulevés par l'auteur de cet article : les langues vernaculaires, le trilinguisme, l'autotraduction, etc.

Une seule étude de cette section aborde la (re)traduction du genre théâtral, avec une analyse de la double traduction/ adaptation : « *Ubu roi* en polonais : traduction, adaptation et retraduction ». Justyna Lukaszewicz étudie avec finesse l'évolution de l'approche sur la pièce de Jary, avec des renvois aux références polonaises et aux particularités de cette pièce : l'absurde, la parodie, l'humour. Dans le cas du théâtre, traduction et adaptation s'entrelacent souvent, engendrant des procédés divers, en fonction du public auquel est destinée la pièce : le public lecteur ou le public spectateur.

Enfin, les enjeux sociologiques du phénomène complexe qu'est la retraduction sont considérés par des auteurs provenant de trois espaces socio-culturels : la Pologne et la France (« Les littératures peu revisitées : le cas de la littérature polonaise », « *Le Petit Prince* et ses douze (re)traductions polonaises ») et l'Espagne et la France (« La retraduction active du *Don Quichote* en France au XX^{ème} siècle »). Même si les problèmes sur lesquels se penchent les auteurs de cette section, notamment les traductions canoniques en tant que piège à une nouvelle traduction, sont très bien illustrés, nous remarquons le fait que l'aire socio-culturelle n'est pas assez recouverte et il aurait été intéressant d'observer tous ces aspects également dans d'autres espaces géographiques.

Ce stimulant et complet ouvrage paru en 2011 résume et complète les études parues ces dernières années concernant un phénomène de plus en plus fréquent et analysé : la retraduction en tant que moteur d'une littérature et en tant que point crucial d'une problématique plus vaste de la littérature européenne. Les études de cet ouvrage, notamment celles de Jean-René Ladmiral et d'Yves Gambier, renvoient à un changement de point de vue sur la retraduction, ce phénomène toujours ambigu « dans sa teneur, dans sa visée, dans ses ambitions » (Yves Gambier, « La retraduction : ambiguïtés et défis », p. 52). À la fin de l'ouvrage le lecteur trouvera un choix critique des contributions importantes sur la retraduction publiées jusqu'au moment de la parution de l'ouvrage. Sans prétention d'exhaustivité, cette bibliographie élaborée par Enrico Monti répertorie les essais parus dans les revues scientifiques ou les volumes consacrés à cette thématique, proposant un état des études sur la retraduction pour les chercheurs en traductologie et en littérature comparée.

Anca-Andreea Chetrariu
Université « Ștefan cel Mare », Suceava
Roumanie